



Bruno Galland

14 février

PHILIPPE AUGUSTE, ROI DE FRANCE : ITINÉRAIRE D'UN ENFANT GÂTÉ

INTRODUCTION

Un jour de 1174, alors que le roi Henri II d'Angleterre, qui était également duc de Normandie, présentait son château de Gisors au roi de France Louis VII – son suzerain, mais en réalité, bien moins puissant que lui – et que chacun lui en faisait des compliments, un gamin d'une dizaine d'années, qui se trouvait là, déclara que le château n'était pas assez magnifique et qu'il aurait voulu qu'il fût fait d'or, de bijoux et de diamants, avant d'expliquer : « plus les matériaux de ce château seront précieux, plus je serai content de le posséder quand il sera tombé entre mes mains ». Ce gamin sûr de lui, c'était le futur Philippe Auguste, ce qui justifie que je propose d'intituler cette communication, avec un petit clin d'œil cinématographique, l'« itinéraire d'un enfant gâté » - l'expression d'« enfant gâté » appliquée à Philippe Auguste ayant été utilisée pour la première fois par Robert-Henri Bautier, en ouverture du stimulant colloque qu'il avait organisé en 1980 pour les 800 ans de l'avènement du roi. Je voudrais ce soir, derrière le portrait officiel du roi puissant et dominateur, vous proposer de découvrir celui d'un prince coléreux, emporté et fragile qui n'a réussi à emporter son destin qu'à force de volonté, de conseils et de chance.

I. UN DÉBUT DE RÈGNE DIFFICILE

1. « L'ENFANT DU MIRACLE »

Philippe Auguste est né en 1165, et sa naissance représentait, à elle seule, un événement considérable : son père, Louis VII, âgé déjà de quarante-cinq ans, attendait depuis des années

un héritier capable de lui succéder. Le roi n'avait cessé, pourtant, de veiller avec obstination à s'assurer un successeur – mais ses trois mariages successifs n'avaient pas, jusqu'ici, rempli cette promesse. La naissance de Philippe mettait donc fin à un problème dynastique qui pesait depuis plus d'un quart de siècle sur les épaules de Louis VII. Le moine Rigord, le principal biographe du début du règne de Philippe Auguste, avant d'être relayé par Guillaume le Breton, n'avait pas tort d'écrire que le jeune prince pouvait être surnommé « Dieudonné » tant il avait été attendu. Une miniature des *Grandes chroniques de France*, à la fin du XIII^e siècle, illustre cette affirmation de manière plus explicite encore, puisqu'on y voit Dieu le Père remettre lui-même le petit bébé (déjà couronné) à ses parents agenouillés.

L'éducation de cet « enfant du miracle » se ressentit bien sûr de l'impatience avec laquelle il avait été attendu, et ceci d'autant plus qu'il devait rester le seul successeur présomptif de son père : Louis VII, en effet, n'eut jamais d'autre fils. Déjà, dans les lignages aristocratiques, on veillait toujours davantage aux garçons qu'aux filles ; mais cette attention fut cette fois-ci d'autant plus importante que le garçon

était seul, qu'il devait un jour ceindre la couronne et qu'on pouvait même penser, compte tenu de l'âge de Louis VII, que cet avènement arriverait sans trop tarder.

Aussi, Philippe prit sans doute très vite la mesure de son importance. Thomas Becket, archevêque de Canterbury, raconte qu'en 1169, lorsque Louis VII rencontra à Montmartre le roi d'Angleterre Henri II, qui était aussi duc de Normandie et vassal du roi de France, le petit prince, du haut de ses quatre ans, invita Henri II à « aimer son père, la France et lui-même, s'il voulait obtenir la grâce de Dieu et la faveur des hommes. » ; cette anecdote est de la même veine que celle mentionnée au début de cette communication et que nous devons à un chroniqueur anglais, Giraud de Barri. Ce gamin arrogant, à l'esprit plus concret que spéculatif, était surnommé avec mépris le « valet mal peigné » par l'entourage de son père.

Mais Philippe était également habité par la grandeur de sa mission. Que pouvait représenter la royauté pour le jeune garçon ? De son futur royaume, il ne connut, jusqu'à son avènement, que l'Île-de-France et les marches de la Normandie. Aucune carte ne lui permettait de s'en faire une représentation spatiale : il n'allait disposer, tout au long de son règne, que de listes de fiefs, de vassaux, de fidèles. En revanche, dans une société et une culture imprégnées de l'idéal chevaleresque et de la foi en Dieu, il fut très tôt sensibilisé à la représentation mentale qui accompagnait sa souveraineté.

L'entourage de son grand-père Louis VI et de son père Louis VII avait su développer en effet, un discours et des symboles au service de la grandeur royale. Ce fut particulièrement l'œuvre de l'abbé Suger, à la tête de l'abbaye de Saint-Denis de 1122 à 1151. Non seulement Suger joua un rôle de conseiller auprès de Louis VI et de Louis VII, mais il rédigea une vie de Louis VI et une chronique des premières années de Louis VII. Cette entreprise

d'historien allait être le début des Grandes chroniques de France, rédigées à Saint-Denis et dans lesquelles s'inscrivent les récits de Rigord et de Guillaume le Breton. En rédigeant ces biographies, l'abbé de Saint-Denis pouvait aussi « réécrire l'histoire » afin d'insister sur des éléments remarquables qui confirmaient la mission privilégiée des rois de France – et aussi celle de l'abbaye dont il avait la charge. Il procéda ainsi, par exemple, en relatant la victoire de Louis VI face à une tentative d'invasion de l'empereur d'Allemagne, en 1124. Louis VI avait réussi à obtenir des contingents de tous les grands féodaux de son royaume, et cette armée suffit à convaincre l'empereur de rebrousser chemin. Mais d'après Suger, avant de marcher à leur tête, le roi s'était rendu à Saint-Denis et avait pris sur l'autel un étendard, reconnaissant ainsi que saint Denis était « le patron spécial et, après Dieu, le protecteur sans égal du royaume. » Un tel récit soulignait le charisme spécial du roi choisi par Dieu et l'éminente protection que lui accordait saint Denis.

Cette mission divine du roi est affirmée de manière plus explicite encore dans le songe que Rigord (à moins qu'il ne s'agisse d'une interpolation postérieure) prête à Louis VII et dont Philippe entendit certainement le récit dès sa jeunesse : le vieux roi aurait vu son fils tenir en mains « un calice d'or, plein de sang humain, dont il donnait à boire à tous ses barons, et tous en buvaient » – une évocation manifeste de la Cène, qui assimilait Philippe au Christ lui-même. Que pouvait penser le jeune garçon de tout cela ? La conscience de sa dignité singulière était certainement exaltante pour lui, mais elle pouvait aussi nourrir son appréhension, voire son inquiétude : serait-il à la hauteur de sa tâche, et ce d'autant plus qu'en dépit du discours élaboré par Suger et l'entourage royal, le roi de France n'était pas encore, en 1165, le personnage le plus puissant de son royaume ?

2. Fragilités : trois épisodes significatifs

Un premier incident est révélateur. Le sacre de Philippe était prévu à l'été 1179, lorsque son père mourant voulut l'associer au trône, dut être retardé de plusieurs mois, et n'eut lieu finalement qu'à l'automne, le jour de la Toussaint – une date qui n'était pas particulièrement adaptée à cet événement. La cause officielle de ce retard était que le jeune prince était tombé malade à la suite d'une partie de chasse où il s'était perdu en forêt, ce qui l'avait contraint à y passer la nuit : mais les historiens sont à bon droit intrigués par cet accident, sur lequel les chroniqueurs se révèlent un peu embarrassés. L'affaire, en tout cas, était suffisamment grave pour que Louis VII, malgré son âge et sa fatigue, se soit résolu à effectuer un pèlerinage pour la guérison de son fils, et pas dans un sanctuaire proche, mais en Angleterre, sur la tombe

de Thomas Becket (effectuant ainsi, soit dit en passant, le premier voyage officiel d'un roi de France en Angleterre). Il se pourrait bien que l'accident de chasse n'ait dissimulé une faiblesse plus importante, une véritable angoisse du prince à la veille de l'événement solennel.

Cette angoisse et cette fragilité, nous la retrouvons dans un autre événement qui a fait couler beaucoup d'encre et qui demeure aujourd'hui un des épisodes les plus fameux du règne : la malheureuse cérémonie du sacre avec la princesse danoise Ingeburge. Le sacre avait été organisé pour le 15 août 1193, le lendemain même de l'arrivée de la jeune princesse, de son mariage et de la nuit de noces ; mais brusquement, au milieu de la cérémonie, Philippe fut secoué de tremblements et demeura ensuite dans un grand état d'agitation ; le sacre achevé, il refusa de prendre avec lui la nouvelle reine et exigea qu'elle retourne au Danemark, avant de la retenir prisonnière pendant vingt ans, causant un véritable scandale dans la Chrétienté et s'attirant les foudres du pape Innocent III. Cet événement, évidemment, a suscité les passions. On a supposé que pendant la nuit du 14 au 15 août, Philippe avait connu une impuissance ponctuelle, qu'il aurait attribué à des maléfices d'Ingeburge : mais on ne comprend pas très bien alors qu'il ait autorisé le couronnement et n'ait manifesté de trouble que pendant la deuxième partie de la cérémonie ; Ingeburge, au demeurant, a toujours prétendu que le mariage avait été consommé – c'était aussi son intérêt. L'explication la plus vraisemblable semble tenir, une fois encore, à la fragilité psychologique de Philippe. Il aurait connu, pendant le couronnement, un nouvel épisode nerveux, comme il en avait déjà éprouvé précédemment ; cet épisode aurait peut-être été plus brutal que les précédents, aggravé par les séquelles de la suette qu'il avait contractée en Terre Sainte. Pour les hommes de ce temps, maléfices et sorcellerie étaient une explication habituelle : Philippe aurait attribué la responsabilité de son état à la reine, dont il aurait alors exigé le départ de toute urgence, avec la précipitation et la rage que nous lui connaissons. Une fois sa conviction arrêtée et sa décision prise, rien ne pouvait plus l'arrêter.

J'ai évoqué le passage de Philippe en Terre Sainte ; il participa à une Croisade, en 1190 et 1191, aux côtés du roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion. Or, il mit un terme brutal à cette expédition, quelques jours seulement après la prise victorieuse d'Acre : sous prétexte de maladie, il envoya le duc de Bourgogne et l'évêque de Beauvais annoncer à Richard qu'il avait décidé de rentrer en France. « Si je ne pars pas rapidement d'ici, disait-il, je suis un homme mort. ». Une telle décision, si peu chevaleresque, suscita l'indignation, et le mépris de ses contemporains. Un chroniqueur prétend que les ambassadeurs du roi de France se présentèrent à

Richard en larmes, incapables d'annoncer une nouvelle aussi scandaleuse, et que le roi d'Angleterre déclara sobrement : « ce sera la honte de mon seigneur s'il décide de rentrer sans avoir achevé ce pour quoi il était venu – mais, s'il se sent malade ou trop faible et qu'il a peur de rester, que sa volonté soit faite ! » Mais rien ne fit revenir Philippe sur sa décision ; quelques jours plus tard, il quittait la côte syrienne, sous les moqueries et la dérision des croisés : « Va-t-en, criaient certains, toi qui t'enfuis et qui abandonnes la terre de ton Seigneur ! » On a parfois expliqué cette brusque décision par le réalisme politique du roi de France, qui aurait préféré profiter de la mort du comte de Flandre pour prendre possession de l'Artois, tout en profitant de l'absence de Richard Cœur de Lion pour attaquer la Normandie. Il me semble pourtant bien difficile de croire qu'une décision aussi grave que l'abandon de la Croisade et aussi contraire à l'honneur et au devoir ait été prise pour des raisons mesquines et sous un prétexte à ce point misérable. Je crois plutôt que Philippe, quelle que soit sa bravoure sur le champ de bataille, éprouvait une véritable angoisse à l'idée qu'il risquait de mourir sur place. Il sortait d'une grave maladie dont il ignorait la cause : n'avait-il pas été empoisonné ? Il ne pouvait d'ailleurs que constater le nombre important de morts autour de lui, jusque dans son entourage le plus proche. La peur qui l'habitait prenait le pas sur son honneur et sur sa réputation.

3. *Revers*

Ces trois épisodes sont les plus significatifs de la fragilité de Philippe, mais c'est tout le début du règne qui est traversé de soubresauts, d'hésitations et d'élans impulsifs, dont le résultat est souvent assez pitoyable.

Dès le début de son règne, Philippe adopta une attitude déconcertante ; il se rapprocha ostensiblement du comte de Flandre, dont il épousa la nièce, Isabelle

de Hainaut, tournant le dos à la maison de Champagne dont était issue sa mère, la reine Adèle de Champagne ; mais il se réconcilia tout aussi brusquement avec les Champenois et dut alors affronter une coalition dirigée par Philippe d'Alsace. En réalité, il montrait aussi à l'un et à l'autre qu'on ne pouvait lui faire aucune confiance, et qu'il était encore très influençable.

En avril 1182, il prit brutalement le contre-pied de la politique tolérante de ses prédécesseurs à l'égard des Juifs du domaine royal. Il les fit d'abord arrêter dans les synagogues, un jour de sabbat, pour saisir leurs habits et leur argent. Ensuite, il annula toutes les dettes dont les chrétiens pouvaient être tenus envers les juifs, à condition qu'on lui en remette le cinquième de la valeur. Enfin, en avril 1182, il ordonna aux Juifs de quitter le domaine sous trois mois, sauf s'ils acceptaient de se convertir, et les autorisa seulement à procéder à la vente de leurs effets personnels. Après leur départ, il ordonna de transférer leurs synagogues à l'Église. Ces mesures avaient sans doute pour objet de renflouer rapidement le Trésor royal, tout en s'attirant les encouragements de l'Église, mais elles étaient peu réfléchies ; elles ne pouvaient produire ses effets qu'une seule fois, et elles privaient le domaine royal d'acteurs essentiels à la vie économique, qui transportèrent leurs talents dans les grandes seigneuries voisines, celles-là mêmes que le roi entendait précisément affaiblir. L'impulsivité n'était pas bonne conseillère.

En mars 1184, alors que s'achevait l'hiver et que l'on préparait la reprise des escarmouches militaires, on apprit que Philippe avait décidé de répudier sa jeune épouse, Isabelle de Hainaut, dont il n'avait toujours pas d'enfant – la jeune reine n'ayant pas encore quatorze ans. Peut-être le roi cédait-il ainsi au parti champenois, qui n'avait pas été associé au mariage. Peut-être aussi s'impatientait-il de ne pas pouvoir assurer sa succession et préférait-il

risquer de perdre la dot, c'est-à-dire l'Artois. À moins qu'il ne soit agi cette fois-ci d'un « coup » politique audacieux, destiné à faire pression sur le comte de Hainaut et à l'éloigner du comte de Flandre avant la reprise des combats... Quoiqu'il en soit, les choses, une fois encore, ne se déroulèrent pas comme prévu. Le roi avait convoqué à Senlis, dans le domaine royal, une assemblée de prélats et de barons pour prononcer la séparation. La jeune reine sortit alors dans la ville, pieds nus et habillée comme une pénitente ; elle fit le tour des églises et implora Dieu sur son sort, au vu de tous les habitants. Ceux-ci prirent en pitié la pauvre enfant. Devant l'émotion ainsi suscitée, le roi fut obligé de reprendre Isabelle et de renoncer à son projet.

En 1186, Philippe engagea la première grande offensive de son règne contre le roi d'Angleterre, espérant profiter des difficultés que Henri II Plantagenêt rencontrait avec ses fils. Le vieux roi fit des offres de paix mais d'après un chroniqueur anglais, « le roi de France, rugissant comme un lion, tournait en dérision » ces messages. En été, une rencontre eut encore lieu en Vexin, mais sans succès ; bien plus, irrité de voir que les négociateurs anglais avaient pu profiter de l'ombre d'un orme vénérable cependant que son entourage était exposé au soleil, Philippe Auguste, de rage, ordonna d'abattre l'arbre. Une telle attitude, alors même que la perspective de la Croisade restait présente dans tous les esprits, finit par lasser son entourage même. Les grands barons n'envisageaient la guerre que comme une série d'exercices de courte durée avant la conclusion de trêves. L'automne arrivait : d'après une chronique anglaise, le comte de Flandre, le comte de Blois et les autres vassaux du roi refusèrent de combattre plus longtemps. Philippe dut se résoudre à ouvrir la négociation.

En 1189 la mort d'Henri II parut lui donner la victoire. Le vieux roi, trahi par l'un de ses fils, affaibli par la maladie, avait dû se résigner à reconnaître l'hommage au roi de France et à lui céder une partie du Berry, ainsi que la suzeraineté du comté d'Auvergne ; il mourut quelques jours plus tard. À vingt-quatre ans, Philippe Auguste avait écrasé et humilié son plus puissant vassal, malgré l'avis de ses autres barons. Mais, ce faisant, il avait aussi manifesté un caractère non seulement impulsif, mais violent, une habileté qui confinait à la fourberie, un mépris pour les usages habituels de la guerre entre chevaliers, une incapacité à garder la mesure – et il suscitait, dans son entourage, autant d'inquiétude et d'irritation que d'admiration. Et pour prix de tous ses efforts, il allait désormais trouver en face de lui, non plus un vassal âgé et malade que les années avaient assagi, mais un souverain jeune, violent et déloyal comme lui, Richard Cœur de Lion, qui allait être, pendant dix ans, son adversaire le plus redoutable.

Contre Richard, Philippe alla de défaite en humiliation. Le roi d'Angleterre l'écrasa d'abord de son faste et de son aisance pendant leur participation commune à la Croisade. Sur le chemin du retour, il fut arrêté et retenu prisonnier quelques mois par l'empereur Henri VI, et Philippe se crut autorisé à toutes les audaces ; il s'empara de la Normandie, grâce à l'appui du jeune frère de Richard, Jean « sans Terre », et contracta le fameux mariage avec Ingeburge, qui lui apportait une alliance royale. Mais la libération de Richard ruina ses projets ; en quelques semaines, le roi d'Angleterre récupéra ses possessions normandes, provoquant chez Philippe une véritable crise de rage : il leva le siège de Verneuil, abandonna son camp et son butin et se livra à la destruction du pays : « troublé et enflammé d'une très grande fureur (...), dans la violence qui l'animait, constate tristement Rigord, il détruisit même les églises de Dieu. » Sur ces entrefaites, le pape Célestin III condamna la répudiation d'Ingeburge, et le roi de France laissa de nouveau éclater sa colère : il fit jeter en prison les envoyés du roi de Danemark, sans réussir à changer le cours des événements.

L'année 1198 constitue véritablement la pire année du règne de Philippe Auguste. La mort du pape Célestin III entraîna l'élection d'Innocent III, jeune et brillant canoniste, décidé à profiter de toutes les circonstances pour affirmer la suprématie de l'Eglise catholique : il allait être un défenseur passionné des intérêts d'Ingeburge, qui lui permettaient d'établir la valeur sacramentelle du mariage. Puisque Philippe n'avait pas hésité, après avoir répudié la malheureuse danoise, à contracter une nouvelle alliance avec une princesse bavaroise (d'ailleurs non sans mal, car la manière dont le roi de France avait traité ses deux premières épouses n'en faisait pas un mari très attrayant), le pape le menaçait d'interdit. Dans le même temps, la campagne militaire engagée contre Richard Cœur de Lion fut un véritable désastre : pendant que le comte de Flandre, allié au roi d'Angleterre, envahissait l'Artois, Richard ravageait le Vexin et s'empara, près de Gisors, du château de Courcelles. Philippe, avec sa rage habituelle, se précipita sur lui sans réfléchir : « enflammé d'une très grande colère, nous dit Rigord, il voulait atteindre le château (...) avec cinq cent chevaliers seulement. » Évidemment, cette initiative se solda par une cuisante défaite : si le roi parvint à s'échapper (non sans tomber dans une rivière), quarante-trois de ses chevaliers furent faits prisonniers. Humiliation suprême, Philippe fut obligé de solliciter la médiation d'Innocent III pour obtenir l'arrêt des hostilités.

Alors qu'il régnait depuis déjà près de vingt ans, le bilan de Philippe Auguste était donc particulièrement médiocre, et beaucoup sans doute, dans l'entourage du roi, attribuaient ces difficultés à son caractère impétueux. Ils partageaient

l'opinion du poète Gilles de Paris qui, dans un poème rédigé à l'attention du prince Louis, souhaitait que le roi, tout en conservant son énergie, apprenne aussi la maîtrise de soi : « personne, à moins d'être un méchant et un ennemi, ne peut nier que, pour notre temps, Philippe ne soit un bon prince [...] Seulement, s'il avait puisé à la source de la mansuétude divine un peu plus de modération, s'il s'était formé à la douceur paternelle, s'il était aussi abordable, aussi traitable, aussi patient qu'il se montre intolérant et emporté, s'il était aussi calme qu'actif, aussi prudent et circonspect qu'empresé à satisfaire ses convoitises, le royaume n'en serait qu'en meilleur état. »

II. SAGESSE... ET CHANCE, DE 1204 À 1214

1. Préparer la victoire

Les historiens s'interrogent pour savoir à quelle période le gouvernement de Philippe Auguste s'est réellement transformé pour permettre les succès qui ont marqué la deuxième partie du règne. John W. Baldwin, le meilleur connaisseur de ces questions, a identifié les années 1190-1203 comme « la décennie décisive », inaugurée par l'ordonnance de 1190 prise avant le départ pour la Terre Sainte et qui fixe quelques grands principes administratifs – en particulier le rôle des baillis – et dont on peut voir le terme dans les premiers documents financiers qui nous soient parvenus, les comptes de l'exercice 1202-1203. J'aurais tendance, pour ma part, à resserrer quelque peu cette période ; ce qui est certain, en tout cas, c'est que les déconvenues essuyées contre Richard Cœur de Lion conduisirent Philippe à plus de rigueur dans l'administration de son royaume et à plus de diplomatie dans ses relations extérieures, cependant qu'il s'entourait de conseillers plus avisés.

Pour le directeur des Archives du Rhône et de la métropole, comment ne pas être tenté de faire commencer le début des

progrès du règne de Philippe Auguste par l'établissement du Trésor des chartes, à partir de 1194 ? Le 5 juillet 1194, l'armée de Philippe Auguste était victime d'une embuscade à Fréteval, dans la vallée du Loir, dans le cadre d'une expédition contre le roi d'Angleterre. Le bagage du roi de France tomba aux mains de Richard Cœur de Lion, et notamment les archives qu'il transportait avec lui. Il s'agissait sans doute, d'après les études de John Baldwin, de documents à caractère fiscal qui permettaient au roi, au cours de ses déplacements, de connaître la nature des revenus qu'il pouvait exiger. En tout état de cause, d'après un des biographes de Philippe, Guillaume le Breton, le roi ordonna à son chambellan de reconstituer les archives perdues. Or, on constate que c'est précisément à partir de 1194 qu'un nombre plus important de documents originaux nous est parvenu. Au-delà de la défaite de Fréteval, Philippe Auguste avait une bonne raison de veiller à la conservation de ses archives : elles constituaient des « preuves » des droits obtenus et des victoires remportées. Et si ces victoires n'étaient pas encore très significatives, la mise en place des archives traduisait la volonté d'en tirer le meilleur parti possible.

Les archives constituent un des aspects de la mise en place de véritables institutions centrales – et c'est parce que l'institution des baillis remonte à l'ordonnance de 1190 que John Baldwin fait commencer cette année-là sa « décennie décisive ». Peut-être, cependant, le roi n'avait-il pas encore une claire vision de ce que les baillis pourraient apporter à son gouvernement ; il s'agissait d'abord d'une mesure de circonstance, inspirée des sheriffs anglais, pour représenter le roi en son absence et limiter la capacité d'intervention de la reine-mère chargée de diriger l'administration. Ce n'est qu'à son retour qu'il put commencer vraiment à s'appuyer sur les baillis.

C'est également à partir de son retour de Croisade que Philippe commença de développer un vaste réseau de fortifications.

Cette politique n'avait rien de très original – tous les princes et souverains faisaient de même, comme en témoignait la construction du Château-Gaillard par Richard Cœur de Lion – mais elle exprimait une stratégie plus réfléchie. Si c'est avant son départ en Terre Sainte que Philippe ordonna la construction de l'enceinte de Paris, il développa ces constructions par la suite. On connaît une vingtaine de tours circulaires édifiées sous son règne (elles inspirèrent, on le sait, la tour circulaire d'Anse ordonnée par l'archevêque de Lyon Renaud de Forez) et le roi développa auprès de lui un véritable corps d'ingénieurs spécialisés, dont le premier registre de chancellerie, établi avant 1212, nous offre même une liste de treize noms.

2. *Un nouvel entourage*

Ces différentes initiatives sont incontestablement le fruit du nouvel entourage du roi, dont le renouvellement en profondeur est la conséquence de la Croisade : celle-ci avait entraîné la disparition des grands seigneurs qui avaient accompagné les premières années de Philippe : le comte de Flandre, le duc de Bourgogne, le sénéchal Thibaut de Blois et le connétable Raoul de Clermont. Seuls restaient encore auprès de lui sa mère, Adèle de Champagne, mais celle-ci s'effaça complètement jusqu'à sa mort en 1206, son oncle, l'archevêque de Reims, qui joua encore un certain rôle jusque vers 1200 et disparut en 1202, et le chambellan Gautier, de plus modeste origine, entré au service de Louis VII vers 1150, mais que Philippe semble avoir beaucoup apprécié puisqu'il le conserva auprès de lui jusqu'à sa mort, en 1205. C'est donc à ce moment-là qu'apparaissent les grandes figures de la seconde moitié du règne : les fils du chambellan Gautier (notamment le troisième, Gautier le jeune, qui fut chargé de la reconstitution des archives perdues à Fréteval) ; Barthélemy de Roye, un petit seigneur du Vermandois, qui effectua plusieurs missions diplomatiques ; le « maréchal » Henri Clément ; et surtout, bien sûr, frère Guérin, un modeste hospitalier que Philippe rencontra peut-être en Terre Sainte, qui dirigea de fait – mais sans le titre – la chancellerie à partir de 1201, et qui intervint dans les affaires judiciaires à maintes reprises, en Normandie particulièrement, mais aussi en Picardie. Il était, nous dit Guillaume le Breton, « le conseiller spécial du roi Philippe en raison de sa sagesse et de son don incomparable de conseil. » Il rejoignait ainsi un autre ecclésiastique, frère Haimard, un Templier, qui resta chargé de missions financières jusqu'en 1227. Tous ces conseillers accompagnèrent en effet le roi jusqu'à la fin de son règne ; Barthélemy de Roye, frère Haimard et frère Guérin sont les trois exécuteurs du testament de Philippe Auguste établi en 1222, dont Marc Smith, reprenant l'intuition de Michel Nortier, a établi qu'il était de la main même de frère Guérin.

Ces personnages formèrent ainsi, à partir de 1195, une sorte de « conseil restreint » auprès du roi, un conseil dont le rôle ne cessa de s'affirmer jusqu'aux dernières années du règne. Instruit par ses échecs et par les trahisons qu'il avait essuyées au début de son règne, Philippe avait choisi des hommes simples, pragmatiques, administrateurs rigoureux et avisés, soucieux des deniers publics. Leur influence ne s'exerçait que parce que le roi les avait distingués, mais elle contribua, en retour, à orienter progressivement le souverain vers une politique plus habile et plus souple.

3. La chance

Tous ces éléments n'auraient cependant pas porté leurs fruits aussi rapidement si Philippe n'avait bénéficié d'une chance exceptionnelle : la disparition en pleine force de l'âge, de son adversaire Richard Cœur de Lion, tué d'un trait d'arbalète au siège du château limousin de Châlus, le 6 avril 1199. Cet événement constitue le véritable tournant du règne de Philippe, qui trouva désormais en face de lui un adversaire bien différent : Jean sans Terre, le dernier des fils d'Henri II. Les chroniqueurs nous le décrivent comme un homme sensuel, ambitieux et violent : en cela, il ne différait guère de son père, Henri II, de son frère, Richard, et même de Philippe Auguste. Mais il était également cynique et imprévisible, de sorte qu'il ne savait pas s'attacher l'estime et la fidélité de ses barons : « il se faisait toujours des ennemis de ses propres amis, constata plus tard Guillaume le Breton, et rassemblait lui-même les verges dont il devait être battu. » Son attitude avec Philippe Auguste, jusqu'à la mort de Richard, avait d'ailleurs illustré tout à la fois son ambition et de sa lâcheté. Enfin, il alternait des périodes d'excitation et d'enthousiasme avec des phases d'abattement et de découragement qui consternaient ses contemporains. Conscient de ses faiblesses, il essayait de regagner le terrain perdu par une cruauté excessive qui ne réussissait qu'à le compromettre davantage.

Le 28 avril 1202, « la cour du roi de France s'étant réunie, jugea que le roi d'Angleterre devait être privé de toute la terre que jusque-là ses prédécesseurs et lui avaient tenue des rois de France, parce que, depuis longtemps, ils avaient négligé volontairement de fournir presque tous les services dus pour ces terres et qu'ils ne voulaient en rien obéir à leur seigneur. » Par cette brève mention, le chroniqueur anglais Raoul de Coggeshall rend compte d'une des décisions les plus spectaculaires du règne de Philippe Auguste, celle qui allait avoir, en quelques années, les plus grandes conséquences pour la puissance du roi de France : la confiscation des domaines de Jean sans Terre, en vertu du droit féodal, au prétexte du mariage entre le roi anglais et Isabelle d'Angoulême,

promise au comte de la Marche Hugues de Lusignan. En prononçant cette « commise », Philippe Auguste franchissait une nouvelle étape dans la construction de sa souveraineté. Il pouvait le faire désormais parce qu'il s'en était donné les moyens : il disposait d'une force militaire suffisante, de revenus réguliers et d'une administration organisée.

La suite est bien connue. En août 1203, l'armée française remontait la Seine et prenait le château du Vaudreuil ; en septembre, elle mettait le siège devant Château-Gaillard, qui tombait le 6 mars 1204, Jean Sans Terre n'ayant pas pris la peine de défendre la forteresse : en décembre 1203, on apprit qu'il quittait le continent et retournait en Angleterre. Pour ses partisans, c'était le coup de grâce. Ce qui restait de résistance dans le duché de Normandie s'effondra en quelques semaines : le 24 juin 1204, avant même l'expiration de la trêve, Rouen capitulait.

Philippe ne réussit pas, en revanche, à obtenir un succès significatif en Poitou – mais y tenait-il vraiment ? Deux ans plus tard, il obtenait la reconnaissance de ses conquêtes, en rencontrant Jean sans Terre à Thouars, en octobre 1206. Qu'il semblait loin le temps où le roi de France et le roi d'Angleterre se retrouvaient aux frontières de la Normandie, entre Gisors et les Andelys, à quelques lieues de Paris ! La trêve offrait bien plus qu'un répit : Philippe obtenait la reconnaissance de ses conquêtes, la possession de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine et de la Bretagne.

3. La fin du règne : Bouvines

Et Bouvines, me direz-vous ? La mémoire collective attache une importance particulière à cette bataille, dont on a célébré en 2014 le 800^{ème} anniversaire puisqu'elle eut lieu le 27 juillet 1214 ; Philippe réussit à mettre en déroute la coalition formée contre lui par le roi d'Angleterre, l'empereur germanique et

le comte de Flandre, s'assurant ainsi une paix durable pendant les neuf dernières années de son règne : « désormais, écrit un chroniqueur de Béthune, il n'y eut plus personne qui osât lui faire la guerre ».

La bataille de Bouvines est le dénouement d'un projet complexe de Philippe Auguste, qui avait mal tourné. Le roi de France avait espéré envahir l'Angleterre, en profitant d'un conflit entre Jean Sans Terre et Innocent III ; la réconciliation de ces derniers l'avait obligé à renoncer à ce projet et il s'était alors retourné contre le comte de Flandre, qui avait hésité à s'engager à ses côtés. Du même coup, une coalition avait réuni le comte de Flandre, le roi d'Angleterre et l'empereur germanique Otton de Brunswick. Leur projet était simple : prendre le roi de France de court en l'attaquant simultanément par le Poitou (ce dont Jean Sans Terre devait se charger) et par le nord. Mais l'armée anglaise avait été mise en déroute par le prince Louis à La Roche-aux-Moines et Philippe avait pu concentrer ses forces sur le Nord. Voulant prendre les Français par surprise, Otton de Brunswick décida d'engager une bataille rangée à Bouvines, qui plus est un dimanche, jour où les combats étaient proscrits par l'Église. La force de la stratégie française et, sans doute, les faiblesses des coalisés permirent à Philippe Auguste d'emporter la victoire.

Si les grands succès politiques du règne de Philippe Auguste avaient été acquis une décennie auparavant, à Bouvines, le roi de France jouait tout de même très gros : il pouvait tout perdre. Son triomphe lui permit d'imposer davantage encore son autorité, dans son royaume comme à l'extérieur. A l'inverse, la défaite d'Otton installa définitivement Frédéric de Hohenstaufen – Frédéric II – sur le trône impérial, et l'humiliation de Jean sans Terre le contraignit, un an plus tard, à accorder à ses barons la « grande charte » qui limitait les pouvoirs du roi.

Sur le moment, la renommée de Bouvines n'a pas dépassé le sud de la Loire. La bataille a surtout été exploitée par l'entourage du roi et notamment par Guillaume le Breton, qui rédige une véritable épopée à la gloire de Philippe Auguste, la *Philippide*. En revanche, le chroniqueur anglais Roger de Wendover réduit la portée de la défaite et souligne le courage d'Otton de Brunswick ... Très vite, cependant, la légende se mêle à l'histoire ; dès 1260, un chansonnier anonyme, le *Ménestrel de Reims*, décrit Philippe Auguste entendant la messe avant la bataille, plaçant ainsi celle-ci dans une perspective toute différente.

C'est seulement au XIX^e siècle, sous la Monarchie de Juillet, que la bataille de Bouvines prend toute sa dimension symbolique. L'historiographie cherche alors à mettre en évidence la continuité de l'histoire de France, au-delà de la coupure de la Révolution, dans une véritable tentative de réconciliation nationale. Le rôle des milices communales, présentes dans l'armée royale au titre normal du service d'ost, est alors exalté comme le témoignage du rassemblement de tout un peuple autour du souverain. Un demi-siècle plus tard, les manuels d'histoire de la Troisième République n'hésitent pas à faire de Bouvines la victoire du peuple sur la féodalité, incarnée par les grands vassaux coupables de trahison. Le fait qu'elle ait été remportée contre un prince germanique constitue un atout supplémentaire : c'est bien, comme le constate le Cours de Calvet en 1903, « notre première victoire sur les Allemands ».



Bataille de Bouvines : Philippe face à Otton,
Grandes Chroniques de France de Charles V, XIV^e siècle),
Paris, Bibliothèque nationale de France.

CONCLUSION

Les victoires militaires de Philippe ne doivent pas masquer un autre succès, plus fondamental encore : le lent et continu progrès des institutions royales. La mise en place dans tout le royaume, dès 1190, de baillis qui assuraient un peu le rôle des juges itinérants qui existaient déjà en Angleterre, contribua sensiblement au renforcement du pouvoir royal. Philippe Auguste sut aussi développer la principale ville de son royaume, Paris, qui commença vraiment, sous son règne, à devenir une capitale : la création de marchés, le pavage des rues, les privilèges accordés à l'Université afin de fixer maîtres et étudiants, les encouragements accordés à la poursuite du chantier de construction de la cathédrale Notre-Dame, en sont autant d'exemples, mais le témoignage le plus significatif aujourd'hui encore est sans doute l'enceinte urbaine, dont il subsiste de nombreux témoignages, et la construction de la forteresse du Louvre, dont les travaux du Grand Louvre ont permis la mise en évidence il y a une trentaine d'années. Le rôle joué par Philippe Auguste en faveur de Paris explique qu'aujourd'hui encore, un boulevard et une station de métro de la ville portent son nom – faveur dont ne bénéficient aucun autre roi de France.

Philippe Auguste apparaît donc bien, aujourd'hui encore, comme le décrit l'obituaire de la cathédrale de Chartres à la date anniversaire de son décès : « homme remarquablement avisé par son génie, remarquable par son courage, magnifique dans ses exploits militaires, très célèbre par sa réputation, victorieux par ses combats et ses triomphes ». Ainsi était-il parvenu à surmonter les fragilités de la première moitié de son règne, au point que la postérité n'en a guère conservé le souvenir.

Bibliographie

Le lecteur retrouvera les principales références dans les ouvrages suivants :

Baldwin (John W.), *Philippe Auguste et son gouvernement, les fondations du pouvoir royal en France au Moyen Âge*, Paris, 1991.

Bautier (Robert-Henri), dir., *La France de Philippe Auguste : le temps des mutations*, actes du colloque international organisé par le CNRS, Paris, 1982.

Duby (Georges), *La bataille de Bouvines*, Paris, 1973 (coll. « les trente journées qui ont fait la France », vol. 5).

Galland (Bruno), *Philippe Auguste, le bâtisseur du royaume*, Paris, 2014.

Rigord, *Histoire de Philippe Auguste*, éd. et trad. par Élisabeth Charpentier, Georges Pon et Yves Chauvin, Paris, CNRS éditions, 2006 (coll. « sources d'histoire médiévale », n° 33).